

Le Journal de Françoise

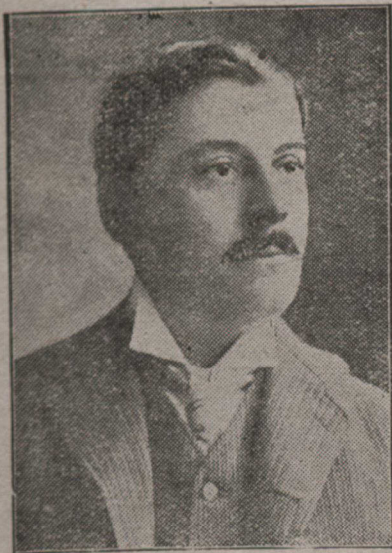
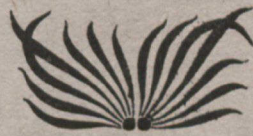
(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

<p>ABONNEMENT</p> <p>UN AN \$2.00</p> <p>SIX MOIS 1.00</p> <p>Strictement payable d'avance</p>	<p>REDACTION</p> <p>80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.</p> <p>TEL. BELL MAIN 999</p>	<p>A L'ETRANGER :</p> <p>Un an - - - - - Quinze francs</p> <p>Six mois - - - - - Sept francs</p> <p>Strictement payable d'avance</p>
<p>CHAMBRE 44</p> <p>20 rue Saint-Jacques, Montreal</p>	<p>ADMINISTRATEURS</p> <p>VALIQUETTE & DUBE</p>	<p>Tel. Bell Main 3795</p>



Feu M. Fred. Gelinas

Sommaire

Le Billet.	Jean Aicard
Reverie.	Eudore Evanturel
Les Injouguées.	Magali
La France jugée par un Américain.	Pierre Lorraine
Mon Jardin.	Nine
M. Fred. Gélinas.	
Distribution des Prix aux Cours Lanctôt.	
Académie Marchand.	
Académie Ste-Marie.	
McNider.	Cendrillon
A travers les livres.	Le Liseur
Le Matelot.	Z
Erratum.	
L'Ombrelle.	Etincelle
A propos de montre.	
Recettes Faciles.	
Conseils Utiles.	
La route s'achève (feuilleton).	Jean Saint-Yves



Madame CHARLES VEZINA

MODISTE-TAILLEUR

No. 211 RUE AMHERST

Telephone Est 2005

Costumes-Toilettes, Robes, Blouses, Etc.

La seule Modiste a Montreal qui livre son ouvrage en 6 jours.

Chez moi, vous n'attendez pas des semaines pour vos toilettes, car j'ai toujours les Modistes necessaires pour livrer toutes mes ordres

LE SAMEDI.

Jamais trompees, Jamais desappointees.

Nous faisons les Reparations ainsi que Teinture de Fourrures,
Robes et Nettoyage.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT UN AN \$2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance	REDACTION 80, Rue Saint-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	A L'ETRANGER : Un an - - - Quinze franc Six mois - - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue Saint-Jacques, Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795

Le Billet

*Non, demain, pas encore!
 Cher billet! Je l'ai là, je le tiens, je le vois.
 Et je mets sur les mots l'accent de votre voix,
 Qui m'est restée au coeur si tendrement sonore.*

*Le mot divin: "Je t'aime", à moi qui vous adore,
 Vous l'aviez murmuré tout bas un soir, je crois,
 Mais vous me l'écrivez pour la première fois,
 Et c'est la certitude et l'orgueil; c'est l'aurore.*

*Du mot, à peine dit, l'on se prend à douter....
 Il vous déplaît toujours de me le répéter,
 Quand ma mémoire a peur, et se nie à elle-même.*

*Vous le rendre? Oh! jamais! car je peux, à présent,
 Seul à mon gré, partout, toujours, le relisant,
 Vous forcer mille fois à me dire: je t'aime...*

JEAN AICARD.

Reverie

*A l'heure où monte à Dieu la prière du pâtre,
 Agenouillé dans l'herbe, au sommet du talus,
 L'émigré, que le soir ramène au coin de l'âtre,
 Songe au pays qu'il aime et qu'il ne verra plus.*

*Au pays où l'hiver la prairie est si blanche,
 Où les champs sont si verts quand l'été va venir;
 A sa mère au logis qui regarde et se penche
 Vers le chemin par où son fils peut revenir.*

*A tout ce que là-bas, il chérissait naguère:
 —A son chien qui s'attriste au foyer qu'il défend;
 Jusqu'au dernier sillon que traça son vieux père,
 Qui mourut sans pouvoir embrasser son enfant.*

*Au vieux pont qui passait le ruisseau de la ferme,
 D'où l'on voyait surgir sa chaumière au toit noir;
 Au sentier raboteux qu'il suivait d'un pas ferme,
 Quand il menait jadis ses boeufs à l'abreuvoir.*

*Mais quand son rêve ainsi, du foyer solitaire
 S'envole, et va s'abattre au pays regretté,
 L'émigré comprend mieux qu'il est seul sur la terre,
 Et pleure au souvenir du sol qu'il a quitté.*

EUDORE EVANTUREL.

Les Injouguées

A traverser le grand store de soie rose, le soleil se colorait ; le gamin, un commissionnaire de l'imprimerie, s'arrêta sur le seuil du cabinet n'osant s'avancer dans la lumière joyeuse. Ebloui, et honteux de sa veste bleue toute grasse d'huile, il tendait le paquet, maculé par ses doigts tachés d'encre.

—Les épreuves de Monsieur... Madame...

—Robert Delys, tout court, mon garçon ! vint à son secours la jeune femme très mince et très droite qui se leva du grand bureau encombré de papiers.

Le gamin répéta, rouge jusqu'à la frange blondasse de ses cheveux.

—Robert Delys... Quand faudra-t-il venir les chercher ?

Robert Delys étouffa un baillement, lasse déjà du labeur ingrat et rebutant.

—Je téléphonerai ! répondit-elle, heureuse d'avoir trouvé une échappatoire à la date fixe qui la harçèlerait et, l'empêcherait de donner tout son esprit à la correction.

Dans la main du gamin, elle mit un pourboire généreux et, quand la porte fut fermée, s'installa de nouveau à son bureau.

Elle eut un geste vers le paquet d'épreuves, mais presque machinalement, ses doigts prirent le porte-plume d'écaille, et sur une enveloppe ouverte dont la souscription portait : Mademoiselle Jeanne Méry, elle se mit à écrire dans un angle, alternativement, la pensée pas du tout là : Jeanne Méry, Robert Delys ; Jeanne Méry, Robert...

—Pauvre Robert ! Jeanne t'a vaincue !...

Et, cette fois très décidée, elle déchira le papier d'emballage cacheté par des pains d'une couleur douteuse.

L'impression première fut celle qu'elle ressentait toujours en présence de ses œuvres dans la toilette décevante des épreuves.

Le titre barbare, "Les Injouguées", ressortait monstrueux, non laminé, sur la feuille de papier de

mauvaise qualité, l'épigraphe, suspendue au dessous, lui apparut soudain ridicule en désaccord avec la thèse soutenue.

D'un doigt rapide, elle feuilleta les cahiers, assemblés par un point de brochure, reconnaissant au passage les phrases qu'elle avait ciselées avec passion, les mots neufs qui étaient le charme de son talent original, mais, désappointée qu'ils eussent ce visage-là, qu'ils exprimassent aussi imparfaitement sa pensée. La grande crainte lui vint, la torture du mal d'écrire, d'être inférieure à ses écrits passés, d'être en baisse, en baisse.

Son regard tomba sur l'enveloppe gribouillée — Robert prend sa revanche ! Elle sourit en songeant que Jeanne, elle, pourrait broder tranquille, sans pensée sous le front, dans l'embrasement endentellée d'une fenêtre, loin du souci des épreuves, des frayeurs que causent les mots qu'on a créés et qui, brutalement, semblent étrangers. Hors de quelle vie calme Robert l'avait entraînée !

Il suffit souvent d'un mouvement pour échapper à un cauchemar ; d'avoir souri, détendit l'esprit de Robert et sa verve de bohème reprenant le dessus.

—Bah ! fit-elle, le sujet peut m'avoir mal inspirée ! Ça m'apprendra à me défier de Jeanne et de son romantisme. Quelle dualité !

Et revenant aux premiers feuillets, elle commença à lire l'œuvre inspirée par Jeanne Méry.

Robert Delys possédait une délicatesse exquise en tout ce qui concernait l'intime d'elle-même ; mais, il a été dit : qu'il n'est point de femme tenant une plume, à qui n'échappe un sentiment dont son cœur a battu, un tombeau de ses rêves. Un jour ou l'autre, le roman douloureux ou joyeux sort de l'alambic du cerveau transformé, méconnaissable, palpitant de vie parce que "vécu". L'"histoire" écrite de Robert ressemblait étonnamment à celle de Jeanne Méry.

Comme son héroïne, Jeanne avait eu une enfance triste, loin, des siens,

dans un couvent où grâce à une tante religieuse, on l'avait acceptée pour un prix modique.

Dans ce milieu de petites bourgeois entichées de leur fortune, par la position d'élève pauvre, mise en dehors de ces petits à-côté qui sont le charme de la vie au couvent : Jeanne aurait pu s'aigrir, devenir jalouse et envieuse, si, d'elle-même, elle ne s'était mise à part, consciente qu'une barrière la séparait de ses compagnes ; que sa vie future, ainsi que celle présente, serait différente de la leur. Curieusement intéressée, pendant douze ans, elle demeura spectatrice au théâtre plus grand du monde, elle conserva, d'abord, "son rôle de fauteuil d'orchestre", ainsi qu'elle disait, et, là encore son bon sens la classa. Sa mère, tout ce qui lui restait de famille, une petite maman si faible, pour qui ses bras se faisaient maternels, inquiète de la laisser bientôt seule, usa ses dernières forces à paraître dans le monde, comptant sur la beauté de Jeanne pour trouver un fiancé peu exigeant sur la dot.

Jeanne, elle, ne mit pas longtemps à s'apercevoir qu'elle n'était pas de celles qui se marient.

Son intelligence, son esprit joints à sa beauté attiraient à son entour une cour flatteuse faisant verdier de rage le bataillon serré des petites oies blanches, bleues ou roses ; mais, bientôt le rang s'ouvrait et l'admirateur le plus passionné allait glisser l'anneau des promesses au doigt de la petite oie rose, bleue ou blanche.

Ces défections ne lui firent jamais éprouver un autre sentiment qu'un peu de dégoût et une vague pitié.

Et la petite maman s'en fut un soir, laissant sa Jeanne seule.

Libre de sa vie, Jeanne se sentit intensément attirée par le mouvement féministe. La rectitude de son jugement, la prévenant des écarts grotesques, des prétentions ridicules, grâce aussi à son talent littéraire, elle acquit bientôt une notoriété dont elle se montra digne.

Avec une foi d'apôtre, elle se donna toute à l'œuvre de relèvement moral et social de la femme : payant de sa personne dans les faubourgs malsains, où l'intellectualité de la femme ne s'élève guère au-dessus de zéro, où la compréhension de ses droits et devoirs se borne à subir le joug bru-

tal de l'homme ; fustigeant, à l'aide de ses romans, les mondaines, celles qui pourraient, et qui s'amollissent dans un luxe décadent. Les premières adoraient Jeanne Méry, la "bonne féministe" qui bâtissait des crèches, fondait des bibliothèques et des caisses de secours pour les femmes ; les secondes dévoraient les livres de Robert Delys, avec ce plaisir bizarre qu'éprouvent certaines personnes à se planter des épingle dans la chair...

Alors, qu'elle était dans toute l'ardeur de son apostolat, sans la prévenir, elle qui n'avait jamais éprouvé le sentiment qu'elle excellait à analyser dans ses romans, l'amour fit irruption dans sa vie. Ce fut une déroute contre laquelle elle essaya en vain de réagir. Plus encore que son cœur, son intelligence était asservie.

Un soir, plus troublée que ses héroïnes favorites, les vierges douces de dix-huit ans, elle reçut le serment d'éternel amour.

Et voici pourquoi, commencé dans une heure de révolte contre la tyrannie de l'homme, "Les Injouguées", finissait par un chant d'une tendresse infinie, par des accents d'une impressionnante beauté, vibrant d'amour et de vie révélée.

Juin 1908.

MAGALI.

—Si j'étais aussi chauve que vous, je porterais une perruque.

—Mon cher jeune homme, si jamais vous devenez chauve ne gaspillez pas d'argent pour une perruque.

—Pourquoi ?

—Ça équivaldrait à mettre une couverture neuve sur une grange vide.

—Je vous en prie, Madame, ne prenez pas la peine de me reconduire jusqu'à la porte.

—Oh ! ce n'est pas la peine, cher monsieur, c'est un plaisir.

En cour.

Le juge.—La sentence est que le prisonnier soit emprisonné pour la vie.

Le prisonnier.—Mais, Votre Honneur...

Le juge.—Pas un mot ou j'ajoute quatre années.

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

III. — LA FAMILLE.

La famille a, en France, une importance primordiale ; elle est pratiquement l'unité base sur laquelle est fondée la Société. En Amérique au contraire, cette unité base est l'individu. De là, des divergences d'opinions, des malentendus sans fin entre les deux peuples, différences et malentendus que M. Barrett Wendell a su remarquablement expliquer et dissiper autant qu'il lui a été possible.

La première notion de cette importance de la famille lui vint tout naturellement de ses rapports sociaux. Aussitôt admis dans l'intimité d'un membre d'une famille française, il se sentit admis, au même titre, par les autres membres de cette famille. Tous se croyaient obligés de le mettre au courant d'une foule de faits, de détails qui, au premier abord, lui paraissaient oiseux. Mais il comprit bientôt. La famille étant une organisation complète en elle-même aux yeux de ses hôtes, ne fallait-il pas que lui, nouveau venu, soit initié aux particularités et aux caractéristiques des divers membres de cette organisation.

Pour se maintenir, cette organisation doit obéir à des règles propres, auxquelles chacun de ses membres doit se soumettre. Ils le font de bonne grâce ; et en le faisant, ils abandonnent sans s'en apercevoir d'ailleurs, un peu de cette chose si chère au goût Anglais et Américain, la "personal privacy" (je ne trouve pas de mot traduisant bien l'idée). Le "foyer" français (qui n'est pas tout à fait le "home" anglais), n'est pas le lieu où vous pouvez vous conduire avec un complet sans gêne et suivre votre fantaisie personnelle sans considération pour les autres occupants. C'est un petit organisme social très restreint, très fermé, absolument indépendant par rapport au reste du monde, mais qui, dans ses limites étroites, a son code,

son étiquette auxquels il faut se plier.

En France, la vie de famille, l'existence journalière au "foyer" est pleine de charme. Elle est profondément amicale, continuellement animée par la conversation, empreinte de bonté, de gaieté, de "grâce sociale". Mais il ne faut pas en oublier les règles. Chacun y a sa place, ses devoirs, ses droits. Personne ne discutera l'amour paternel ou l'amour filial du Français ; il est si intense que l'on serait volontiers tenté de dire qu'il est plus profond là que partout ailleurs ; mais il ne permet jamais au père d'oublier qu'il est le père ; à l'enfant d'oublier qu'il est l'enfant. L'autorité paternelle implique un droit absolu au respect et à l'obéissance les plus formels.

Le père est chef, et a pour ainsi dire, le contrôle absolu des relations avec l'extérieur ; la mère est souveraine maîtresse à l'intérieur ; les enfants quelque soit leur âge, quelque soit leur position, ont vis à vis de leurs parents une attitude de déférence si ce n'est de dépendance absolue.

A ce sujet une anecdote :

Un jeune Américain dont la famille était en Europe ne réussissait pas au gré de ses désirs dans la carrière qu'il avait choisie. Une position absolument différente se présenta inopinément à lui, avec des chances d'avancement et de succès. Sans hésiter, il saisit l'occasion ; et une fois le changement effectué en avisa ses parents qui se déclarèrent enchantés.

Beaucoup de Français auxquels M. Barrett Wendell raconta l'épisode, considèrent l'acte du jeune homme comme absolument imprudent, et, en tout cas, irrespectueux à l'égard de sa famille. Si un jeune Français s'était trouvé dans la même position, il n'aurait fait que son strict devoir en consultant "d'abord" ses parents, qui probablement auraient pris l'avis de plusieurs de leurs proches avant de se prononcer. Et s'ils avaient opiné pour la négative le jeune homme serait retourné avec

soumission à son occupation antérieure.

L'histoire, nous n'en doutons pas, est exacte ; les commentaires le sont aussi. Beaucoup de Français auraient probablement pensé ainsi ; mais il ne faudrait pas trop généraliser, depuis quelques vingt ans, bon nombre de jeunes Français sont devenus plus indépendants que cela et bien des parents moins autoritaires.

Dans la famille française il semble que toutes les fois qu'une décision est à prendre, les résultats sont considérés davantage, en autant qu'ils peuvent affecter la famille, qu'en autant qu'ils peuvent affecter l'individu particulier auquel cette décision se rapporte. Ceci est absolument logique, car l'individu passe mais la famille reste ; elle peut se perpétuer à travers les siècles.

C'est certainement de cette conception spéciale que sont venues les restrictions si étroites au droit de tester qui existent dans le code français. Il ne fallait pas permettre que l'individu "transitoire" put léser, dans un moment d'aberration, la famille "permanente".

Une question spécialement intéressante est la question de la "dot", si mal comprise par les Américains en particulier. Voici comment l'explique M. Barrett Wendell.

Quand un Français désire épouser une Américaine, il s'intéresse non seulement à sa séduisante personne, mais aussi à sa fortune ; et la plupart du temps, sa famille entame des négociations dans le but d'obtenir qu'une certaine "dot" soit constituée à la jeune fille, à l'occasion du mariage ; laquelle dot, (croient les Américains), passe entièrement sous le contrôle du mari, qui en fait ce que bon lui semble, sans que personne ait rien à y voir. Dégoûtante rapacité !

Le Français raisonne tout autrement. En se mariant, il va essayer de créer une famille. Si cette famille se fonde, il faudra pour la maintenir, pour affermir sa position, des moyens en rapport avec ses devoirs sociaux, ses prétentions et ses aspirations. Il est possible qu'à lui seul il n'ait pas ces moyens. Il est parfaitement disposé à fournir tout ce qu'il peut, mais pour garantir les intérêts de cette famille en perspective

qu'il veut établir, il est nécessaire que ses moyens à lui, qui selon toute probabilité lui seront fournis par sa famille propre, soient augmentés d'une quotité suffisante fournie par la famille de sa future femme.

La dot, bien entendu, sera payée entre ses mains, mais il va assumer les charges de chef de famille, et l'un de ses principaux devoirs sera de gérer la fortune de la maison, de diriger sa prospérité matérielle et toutes ses relations extérieures. Il est le maître des possessions familiales, mais il s'en faut de beaucoup qu'il les considère comme son bien personnel ; pas plus qu'un souverain constitutionnel ne considérerait les revenus de l'Etat comme étant sa liste civile.

Moralement, les biens de la famille, composés de l'apport du mari et de la dot de la femme, sont comme une sorte de fidéi-commis constitué pour le bénéfice des enfants à naître. Si ces enfants surviennent, la dot de la mère devient évidemment une part de leur héritage. Tant que le père vit, il en a évidemment la disposition et la gérance ; et, dans la majorité des cas, il est gérant très fidèle. Mais si la femme meurt sans enfants, sa dot, sauf stipulations spéciales dans le contrat de mariage, revient à sa famille à elle. Le veuf, qui était le maître absolu durant le mariage, perd tous ses droits.

En effet, cette dot avait été donnée à la femme, non pas tant en vue de l'union elle-même, qu'en vue de la famille devant surgir de cette union. Cette famille ne s'est pas fondée, l'espoir a été déçu, la dot revient donc à la famille qui l'avait originairement constituée.

M. Barrett Wendell néglige de dire, que dans une foule de contrats de mariage entre Français, des clauses spéciales sont insérées tendant à limiter la liberté de disposition du mari et parfois même, comme dans le "régime dotal", à limiter la liberté de disposition du mari et "de la femme". Et très généralement, ces clauses ne sont pas considérées injurieuses pour le futur époux, car il comprend qu'il faut que la famille se protège.

Nous sommes amenés ici à traiter un sujet délicat, mais M. Barrett Wendell n'a pas hésité à le faire, il

n'y a donc pas lieu d'être plus prude que lui ; nous nous contenterons d'ailleurs de le citer, ou à peu près.

"Les jugements que les Français portent les uns sur les autres sont au moins aussi sévères que ceux que nous portons ici entre nous. Mais ils savent mieux que nous que l'humanité n'est jamais parfaite. Leur monde est bien plus vieux que le nôtre, pas plus compliqué mais plus systématique. Il est plus habitué aux conditions qui peuvent entourer et affecter la nature humaine. Il admet plus volontiers l'inévitable. Il accepte les peines, les fautes, les erreurs, si poignantes, soient-elles, parce qu'elles sont comme la mort et le déclin, les conditions de toute existence humaine. Aussi, quand il considère la vie entière d'un homme, est-il plus disposé à être aveugle sur ses fautes et bienveillant pour ses vertus. Il ne juge pas de la même façon que nous.

"Parmi nous, à moins que nous n'ayons un audacieux mépris des conventions, le premier devoir est la rectitude conjugale. Aussi longtemps qu'un homme respecte fidèlement les promesses de son mariage, la bienveillante opinion Américaine ne critiquera pas trop sévèrement sa conduite vis à vis de ses parents, de ses enfants, de ses frères et de ses sœurs. Par dessus tout, on ne s'inquiètera guère de savoir s'il se conduit chez lui d'une manière agréable, et si "portes closes", il ne se donne pas le luxe de mettre absolument de côté tout contrôle sur lui-même. En France, où l'amour de la famille est si profondément enraciné, aucun homme ne peut négliger ses devoirs domestiques sans braver l'opinion publique. Cette sévérité a un semblant de compensation. Aussi longtemps qu'un homme fait de son mieux en ce qui concerne ses relations domestiques, ses erreurs conjugales seront peut-être tenues comme secondaires ; absolument comme seraient tenues chez nous ses erreurs domestiques. Je ne prétends pas soutenir qu'un point de vue est supérieur à l'autre. Mon seul but est de définir autant qu'il m'est possible, l'extraordinaire intensité de l'amour pour la famille qui existe

“ dans toutes les classes de la société, en France. ”

Un autre résultat de ce sentiment, de cette organisation, est la façon dont en France est contracté et compris le mariage.

En Amérique, le mariage implique bien quelques vagues changements dans les relations de famille, mais le point important est le bonheur et l'avenir du nouveau couple, bonheur et avenir qui ne concerne qu'eux.

Le Français a, tout autant que l'Américain cette préoccupation de bonheur, mais le mariage est avant tout pour lui une réorganisation des relations de famille ; et quand un projet de mariage se présente, chaque membre de la famille, — depuis le grand père jusqu'au plus jeune frère, — est disposé à le considérer comme une grave question d'intérêt commun.

La loi elle-même, contribue à faire du mariage une question familiale. En Amérique, l'on peut se marier en cinq minutes ; mais, en France, aussi longtemps que les parents vivent, leur consentement est obligatoire. En cas d'opposition absolue de leur part, l'on a, il est vrai, la ressource des “*sommations respectueuses*”, au moyen desquelles on peut passer outre à leur refus — et cela seulement à partir d'un certain âge. — Mais ce procédé est considéré comme scandaleux, et il faut des circonstances absolument exceptionnelles pour qu'un homme respectable consente à en user.

Pour les enfants comme pour les parents, le mariage est une affaire sociale bien plus qu'une affaire individuelle.

De temps immémorial, les Américains ont parlé du mariage comme d'une association, mais à leurs yeux, ce n'est pas avant tout, cela. Pour un esprit français, il semble que c'est avant tout, cela.

Pour eux le mariage est une affaire trop sérieuse pour être dominée par des considérations romanesques d'inclination satisfaite. Il comporte trop de questions de rapports journaliers qui ne peuvent être résolues que par le plus froid bon sens. Il n'y a aucune raison pour qu'une association, même au sens littéral du mot, ne soit pas pleine de cordialité, de confiance, d'amitié ; il n'y a au-

cune raison pour que l'on entre dans une association en faisant violence à ses inclinations ; ces considérations sont encore plus puissantes quand l'association en vue doit durer toute la vie et entraîner les rapports intimes du lien conjugal. Mais ces considérations rendent encore plus claire cette vérité, que l'idéal français du mariage, si admirablement tendre qu'il soit, est avant tout un idéal d'association domestique, cordiale et amicale. Aussitôt le mariage accompli, surgissent des devoirs : devoirs conjugaux qui ne concernent que le couple plus ou moins heureux ; devoirs domestiques et sociaux nés de leurs relations avec leurs parents, leurs enfants, leurs amis, leurs serviteurs, etc, et de leurs rapports avec l'extérieur. Tout le monde, partout, reconnaît ce fait. Tout le monde, reconnaîtra aussi que plus ces deux catégories de devoirs divergents s'harmoniseront, mieux cela vaudra pour les intéressés. Mais en Amérique que la phase “*conjugale*” semble la plus essentielle ; en France, ce serait plutôt la phase “*domestique*”. La différence est profonde. C'est une question de tradition immémoriale, renforcée par toute la puissance des instincts affectifs. En Amérique, l'on croit que le plus fort des liens humains est l'attraction d'un être pour un autre. En France, l'on considère que le plus durable, le plus solide des liens est celui du “*sang commun*”, celui de la parenté. Les deux conceptions sont belles et nobles, ajoute l'auteur en s'abstenant de juger.

M. Barrett Wendell avant de conclure nous fait de l'“*honnête femme*” une peinture qu'il serait dommage de ne pas reproduire :

“*Celles qui méritent ce nom sont légion en France. C'est non seulement le plus beau type de femme française, c'est aussi le plus fréquent et le plus profondément caractéristique. Des yeux étrangers, des yeux artistes ne les distingueront peut-être pas tout d'abord, parce que, comme l'air et la lumière, on les rencontre partout, et aussi parce que leur inlassable dévouement à leurs devoirs absorbants les tient dans l'obscurité. Elles ne seraient pas elles-mêmes si elles n'étaient pas de fidèles épouses ; fidèles non seulement au point de vue conjugal, mais aussi, fidèles dans*

leur sollicitude à partager avec leurs maris les charges d'une incessante responsabilité ; “*l'amour*” conjugal ne serait rien, sans une “*amitié*” conjugale de toute la vie. Mais toute l'amitié et tout l'amour conjugal ne seraient pas davantage suffisante, sans la fidèle observance des devoirs domestiques parfois si compliqués. L'“*honnête femme*” n'est pas seulement une bonne épouse ; elle reste comme dans son enfance une bonne “*fillette*”, affectueusement fidèle à la famille d'où elle est sortie. Elle est une bonne sœur et une amie sûre, non seulement pour ceux qui lui sont attachés par les liens du sang, mais aussi pour ceux à qui elle s'est alliée par son mariage, et qu'elle considère comme des parents propres. Elle est bonne mère et chérit les enfants, à qui elle a donné le jour, avec un amour qui est la plus pure et la plus intense des passions humaines. Elle est encore une bonne “*femme de ménage*”, car ses devoirs mêmes, envers ces enfants et leur père, l'obligent à ne négliger jamais les détails fatigants de la vie journalière. Sa vie n'est que l'accomplissement sans fin d'occupations prosaïques et compliquées ; et elle continue de la jeunesse à la vieillesse, généreusement, heureusement, joyeusement. Car elle sait qu'elle doit rendre la vie agréable autour d'elle. Négliger aucun de ces détails serait pour elle manquer d'un des attributs de “*l'honnête femme*”, et tout aussi bien, si cette négligence affectait ses devoirs domestiques, que si elle affectait ses devoirs conjugaux.

Dans l'opinion de M. Barrett Wendell, plus on connaît les Français, plus on constate qu'ils ne se considèrent pas avant tout comme individus, mais plutôt comme membres de leur petite société propre : la famille.

La famille est une association, une corporation, un clan. C'est quelque chose de plus que la somme des membres qui la composent. Elle a, en elle-même et par elle-même, un droit inéluctable à leur amour. Les êtres humains, qui en font partie, comme ceux qui font partie d'une nation, mourront un jour, mais la famille, elle, survivra.

Avec une telle conception, les devoirs de l'homme ne sont pas indi-

viduels ; il doit faire abstraction de lui-même car ses devoirs deviennent sociaux. Les Français sont admirablement loyaux à cette règle idéale ; s'ils ne l'avaient pas suivie au travers des siècles avec une fidélité persistante, désintéressée, convaincue, leur société n'existerait pas telle que le passé la leur a léguée, et telle qu'ils la transmettent chaque jour à l'avenir.

(à suivre)

PIERRE LORRAINE.

LES 4 PHARMACIES

Henri Lanctot



POUR VOUS SERVIR MESDAMES.

Accessoires de Pharmacies—Eponges, Articles pour le bain et la Toilette.

Wash Rags blanches et de couleur.....5c 10c 15c
 LOOFABS POUR FRICTION.....25c
 Poëles à Alcool.....25c et 50c
 Alcool Méthylque.....\$1.00 le gallon 35c la pinte

Nourriture pour Enfants

Nestle's Food.....35c
 Allenbury's Food.....45c et 85c
 Horlicks Malted Milk.....45c et 85c

Toniques, etc.

Vin Vial.....\$1.15
 Quina Laroche.....\$1.35
 Quinum Lafarraque grand flacon.....\$1.75
 Carnine Lefranco.....\$1.75 et \$3.25
 Sedlitz Chanteaud.....49c

Demandez les ailes flotteurs pour apprendre à nager, 40c 50c 75c.

Chocolats de Lowney, de McConkey

Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos quatre pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

QUATRE PHARMACIES :

295 rue Ste-Catherine, coin St-Penis.
 820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.
 447 rue St-Laurent, près De Montigny.
 Nouvelle Pharmacie :
 530 St-Denis coin du Square St-Louis.

MON JARDIN

Mon jardin n'est pas grand et c'est mon seul domaine. Quelques mètres de superficie (à peine plus large qu'un "merry widow" de pure extraction) deux érables, deux tiges de lilas, deux rosiers grimpants, deux corbeilles, d'amarantes vertes, l'ombre d'un pavillon et le murmure du lac... Chose curieuse que tout pour moi tienne dans ce petit enclos, cette marche de pierre, ces allées ratissées et, ces humbles fleurs !...

Si, toutefois, voyageur intermittent, vous voyez au détour de votre chemin, une abondance de fleurs, en groupe, de papillons sauvages en tourbillon, comme un immense bouquet dans un cortège allégorique, clôturé, contre les intrus et rempli de soleil, regardez et si vous apercevez à la devanture, en banderolle gothique : "Villa Swastika" vous entrez — au lieu de vous égratigner les doigts pour me voler mes roses à travers les barricades... C'est hospitalier chez moi. Ça ne sent pas l'eau-de-vie comme dans une auberge, ni la "peau d'Espagne" comme chez votre amie, mais les senteurs des pois fleuris, et des mignonnettes valent bien ce qu'on vend ailleurs ; plus que tous les spectacles et tous les oscopes du monde.

Car, quand mes fleurs sont animées, c'est une vraie petite kermesse en délire où dansent et repassent, transformées, masquées, intrigantes, des existences illusives ; des êtres de fantaisie, de légende et d'histoire. Les "cœurs sanglants" se grimment pour vous plaire, car las de souffrir, ils seraient trop pâles ; la "menthe" rampe à vos pieds et tend ses bras enlaçants et serrés comme pour étouffer le monde ; les "dahlias" se préparent dans les coulisses pour l'exercice militaire ; les cigales portent la redingote comme des chefs d'orchestre et font frétiller d'aise les arbustes qui remuent, remuent comme des bébés hésitants et restent toujours à la même place. Jusqu'aux branches d'appui qui po-

sent en sentinelles et que les fleurs en fête dérangent souvent de leur poste... Que voulez-vous ? Il y a des débauches, dans ce petit monde, comme, dans la grande humanité, et quand le vent souffle et grise mes plantes, elles chancellent comme des hommes ivres. Elles dansent des ballets d'opérette, font des tours et des sauts d'équilibre dans leurs costumes bariolés et fantasques. Et dans la vélocité de leur serpentine leurs contours deviennent imprécis, troubles ; on n'aperçoit plus qu'un tourbillon en ronde avec une infinité de petits yeux d'amour qui demandent grâce, tristes, pleins d'eau, à demi-pamés et fous et les dendelions de ouate qui neigent autour de nos têtes et s'abattent en confetti...

C'est un petit labyrinthe que mon jardin, parce que une fois entré, on ne vous y laisse plus sortir. Mais n'ayez crainte de vous y égarer. Il ne fait jamais totalement obscur et il y a toujours de bonnes âmes pour vous remettre dans la bonne voie. Il n'y entre pas de génies malfaisants. C'est moi qui ai la clef et qui en suis la fée. Les étoiles vis-à-vis sont à moi. J'ai loué le terrain avec le ciel dessus, comme la clôture et la véranda ; il est limité, mais j'en suis propriétaire. Et je n'ai pas besoin que la lune y passe et y prenne toute la place. Il y a de ses étincelles, dans le creux de chaque corolle, des mouches-à-feu qui filent comme des étoiles, des vers brillants qui s'en vont aux bois. Il ne faut pas qu'on touche aux toiseaux qui logent chez moi. Il ne faut pas non plus marcher trop fort dans mon jardin ; il faut avoir le pied léger, car le cœur de mes fleurs est là sous vos pieds qui bat comme dans ma poitrine.

C'est une petite société de confiance que mes fleurs, car elles ne sont pas menteuses. Chacune d'elles regarde loyalement dans le calice de l'autre. Elles n'ont pas de traves-tissements, s'épanouissent tout le jour, attendent que l'on ait soif d'el-

les et se réjouissent de se voir en holocauste à votre boutonnière, à notre ceinture, au baiser de vos lèvres, au flottement de nos cheveux mêlées à nos pensées intimes qui s'entassent et qui leur sont devenues familières, parceque souvent suggérées. Elles meurent volontiers pour notre bonheur. parce qu'elles ne sont nées que pour ça. Et nous les tuons inconsciemment, ces pauvres petites choses nées de nous, pour des souvenirs, des bagatelles le plus souvent sans nous inquiéter s'il n'y a rien de nous qui reste encore au fond et que nous tuons avec elles.

Je n'aime pas aller chez les autres, quand je suis triste, mon jardin m'est un sanctuaire. Je reste parmi mes sujets, je m'assieds au milieu d'eux. je leur dis des voluptés et je sais qu'ils m'aiment. Je les sens trembler avec les feuilles du frêne, comme si mon jupon de soie prenait une course sur les cailloux ; je les entends bruissier à mes oreilles ; ils me donnent tout leur parfum, — puisque c'est leur sentiment — tout leur baume, toutes leurs sympathies, fondent leur frêle existence, avec mon existence de grillon qui s'en trouve étourdi et s'endort...

Médicaments puissants que la poésie et le soleil ! Je voudrais avoir beaucoup d'argent, pour m'en acheter beaucoup, en grande quantité, autour d'une immense montagne, dans des allées tortueuses, des avenues de peupliers, des vastes gazons. Pouvoir mettre un peu de secret dans chaque ombre, sous le tailleur, dans le sapinage ! Avoir des étangs, des statues qui s'animent et qui vous parlent, des chevaux qui vous traînent en triomphe !... Mais peu importe ! Je fais en quelques pas le tour de mon royaume, je campe tout près des poules de mon voisin et je ne suis pas pour cela maniaque ni sujette à la loi de subjectivité dont parle Daudet qui me ferait voir tout rétréci chez les autres, parce que je n'ai qu'une cage où je n'entre qu'en me coupant les ailes... Vous voyez bien que non puisqu'un seul ami à moi vaut toute votre société, puisque mes plate-bandes me valent des montagnes, puisque mes allées sont unies comme vos landes et que j'y promène ma tête en équipage, tout aussi bien coiffée que la vôtre...

Mes affections sont plus solides que vos bustes de marbre ; la pluie m'est une immensité. Et avec tout ce qui s'engouffra, en galopades, à travers l'espace — c'est pour mes fleurs et pour moi autant que pour vous, n'est-ce pas ? Et je ne vois pas que le firmament bleu cobalt ait pour vous des nuances plus à la mode : rouge cerise, ou bleu canard.

Après tout mon jardin est plein de gaietés. Il y a bien à gauche, à l'ombre entièrement, enseveli sous la menthe, un petit coin de mon âme dont on ne parle jamais et où rien ne pousse.—Les branches de roses, remplacent les saules-pleureurs ; les araignées tissent continuellement leurs toiles de bas en haut et de gauche à droite, en signe de paix. C'est le mausolée de mes rêves défunts. Si vous le remarquez, découvrez-vous je vous prie, autant par respect pour vous que pour moi, car, un jour, peut-être, ce sera là que j'y ensevelirai votre souvenir et votre abandon.

Même avec son petit cimetière, mon jardin est un petit village dont les cloches de muguet ne carillonnent qu'aux beaux jours. Les religieuses capucines ont leur retraite sur une longue étendue, sans impôt. J'en ai fait un pays libre, à ma façon, émancipé où les érables flottent en étendards sous aucune domination étrangère. Pas de taxes, c'est moi qui y enseigne mes principes, qui suis l'influence et on y bâtit que des châteaux en Espagne.

Fière comme les filles de la race du rêve, ayant d'elles la fougue, la mine, les manières, le goût, la vivacité, mon imagination en a aussi la manie de construire des chimères sans limites. Peut-être serait-il plus pratique de nos jours où les lots du cœur suivent le courant de la foule et ne se vendent qu'à prix d'or, de construire à l'Américaine. Si les bases ne sont pas solides et si au moment de la dégringolade, vous êtes au vingt-sixième, c'est un sûr moyen de n'avoir pas à recommencer.

Je serais tout de même curieuse de savoir comment s'y prend le propriétaire vis-à-vis pour faire des châteaux en Espagne, avec ses immenses plantations de choux et de pommes-de-terre et ses huit enfants qui y courent !.....

M. Fred. Gélinas

Nous avons encore à déplorer la perte d'un de nos collaborateurs dans la personne de M. Fred Gélinas, l'auteur d'articles si délicats, si pleins d'atticisme et si éminemment goûtés des lecteurs du "Journal de Françoise".

M. Gélinas a succombé à la maladie, presque soudainement, à sa résidence, à Ottawa, dans la nuit du deux juillet dernier.

Ceux qui ont lu "La Mort du Précurseur" et son étude sur "Mozart" se rappellent avec quelle précision de détails, quel heureux choix de mots, quel parfum de poésie, l'écrivain a décrit le charme de la danse d'Hérodiade, la beauté de son visage et la grâce de ses attitudes, tandis qu'il sût trouver des notes d'une harmonie toute nouvelle pour chanter, en une prose exquise, le talent du divin Mozart.

Il n'y a pas longtemps encore, il nous écrivait :

"Je rêve d'écrire pour le "Journal de Françoise" des aperçus sur l'art. Je les ai tous là, dans ma tête et dans mon âme, mais, le temps, voyez-vous, est mon maître. Il me commande en ce moment et ne me permet pas la distraction douce d'une collaboration assidue..."

Le temps aurait pu se laisser fléchir, la mort, jamais ! Implacable à tous, cruelle surtout aux jeunes, elle glaça à jamais la main qui pouvait encore tracer de si belles choses. M. Gélinas avait à peine trente-neuf ans quand il cessa de vivre.

Nous ne saurions mieux clore ces quelques lignes à sa mémoire qu'en citant celles qu'il écrivit, dans ce journal même, le 17 août, 1907 — il n'y a pas un an encore ! — en terminant son article sur Mozart.

Il parle des fervents du grand maître, lesquels, à la maison de Salzbouurg, où il est né, sont allés déposer des fleurs :

"Puis, la nuit venue, quand on entend bruire dans la ramée les ombres des chers disparus, tout bas, dites-lui, ô pèlerins de l'harmonie, l'adieu d'Horatio à Hamlet, le malheureux

prince du rêve, expirant sur la terrasse d'Elseneur :

" Good night.....
" And flights of angels sing thee to thy rest..... "

Distribution des Prix aux Cours Lanctot

Cette année 1907-8 s'est ouverte pour les Cours Lanctot sous de nouveaux auspices. Mlle Beaupré en est devenue, comme chacun le sait, la directrice et la propriétaire, en août dernier. Elle avait compté, dans cette entreprise, sur un appui constant qui lui a fait défaut..... Mais soutenue puissamment d'un autre côté, Mademoiselle Beaupré a tenu tête aux mille difficultés d'une première année de direction.

Nous avons pu en juger principalement à la séance de fin d'année.

Grâce à Dieu, les Cours jusqu'ici connus sous le nom de Mademoiselle Lanctot n'ont évidemment rien perdu de leur valeur. La méthode en usage dans le passé, qui a fait leur bon renom a été suivie cette année scrupuleusement, sur les indications précises de la fondatrice elle-même aux sous-maîtresses formées par elle.

Les familles assez intelligentes pour faire la part des circonstances, et qui n'ont pas voulu douter avant de voir comment la direction novice allait subir l'épreuve, se félicitent à présent. Beaucoup l'ont dit tout haut et il y a lieu de le croire. En cette solennelle circonstance de la distribution où chacun recevait son dû, Mlle Beaupré a tenu à rendre un témoignage public à ses fidèles institutrices qu'elle proclame de tout son cœur des vaillantes et des personnes de haut mérite.

C'est en partie grâce à leur zèle et à leur esprit de devoir, qu'elle a pu surmonter les multiples obstacles d'un début de carrière.

Depuis dix mois, tout le personnel s'est chaque jour efforcé d'instruire les enfants sans les fatiguer, rencontrant en cela les vœux des parents si tendres qui avaient confié leurs trésors avec mille recommandations, comme des petits oiseaux frêles et rares, de petites fleurs précieuses et délicates.

Hâtons-nous de le dire : plusieurs

d'entre ces élèves ont su vaincre la faiblesse de leur constitution et s'imposer assidûment la tâche quotidienne d'apprendre.

D'autres ont différé jusqu'aux époques de concours pour se mettre au travail.

Parmi ces dernières, le talent quelquefois a suppléé à l'inconstance de l'effort. Chaque élève sortant triomphante d'un examen remporte le prix de sa division.

Comme par le passé, la maison n'accorde que des premiers prix : deux ou plusieurs à mérite égal.

Les journaux quotidiens ont proclamé les noms des gentilles lauréates.

Au " Journal de Françoise ", le présent aperçu du progrès de l'institution d'après la lecture faite en la séance solennelle du 19 juin.. Ce rapport était bien dû à un auditoire de parents si intéressé à la marche intellectuelle de l'établissement.

D'abord, sans diminuer en rien le nombre ou la beauté des récompenses, on a vu que Mademoiselle Beaupré a fondé, l'automne dernier, avec l'aide d'amies généreuses, une bibliothèque, dans le but de développer chez les jeunes filles le goût de la lecture, et d'étendre sans efforts de leur part le champ de leurs connaissances,—partant le cercle de leurs idées,—d'enrichir leur vocabulaire et de fortifier leur esprit. Elles trouvent dans ces livres à leur portée des récits propres à leur faire admirer le beau et le bien. Les institutrices elles-mêmes y prennent une agréable récréation, aussi bien qu'un aliment à leurs plus hautes facultés."

Au matériel des Cours, vont s'ajoutant peu à peu des cartes murales : il a paru absurde et suranné de faire apprendre les divisions des provinces, des pays, états et continents sans l'aide de cartes convenables. La nouvelle Directrice s'est en conséquence adressée au gouvernement fédéral, qui lui a généreusement expédié, pour commencer, une vaste carte du Dominion datant de 1907. De plus, l'étude de la géographie désormais, ne saurait aller sans les populations ni les superficies au moins approximatives. De même la composition historique devra se compléter de ladémonstration obligée dans l'Atlas. Toutes choses élémentaires,

mais auxquelles il fallait songer.

Des cours supplémentaires ont été inaugurés cette année : tout à fait gratuits, groupés, suivant les matières à l'étude, par séries de quatre cinq et six, ils ont réuni plusieurs fois chaque mois, depuis février, les élèves les plus avancées.

Par ordre de dates : pour les mathématiques, Mlle Forget, professeur dans la maison, a bien voulu dispenser les lumières ce qui a beaucoup fortifié l'enseignement régulier et beaucoup aidé au succès des jeunes filles ayant déjà quelque aptitude aux chiffres.

La Directrice, Mlle Beaupré, a fait un cours pratique de littérature traitant surtout de l'art épistolaire, qui est on le comprend, d'une utilité immédiate.

Mlle. Turgeon, une généreuse amie est venue aussi tendre la main aux étudiantes, leur faisant part de ses copieuses lectures : l'histoire du Canada sous la domination française a défilé devant le vibrant auditoire avec ses luttes sanglantes, ses triomphes, ses héroïsmes.

Grâce à cette parole chaude et pittoresque, on a cru vivre les événements de cette époque, et les jeunes cœurs ont battu noblement.

Enfin, des traités précieux pour l'enseignement des hautes mathématiques ont été ajoutés aux anciens ; des dictionnaires géants et à toutes sortes de fins sont venus grossir le répertoire de référence.

Il nous paraît amplement démontré qu'une impulsion énergique et intelligente a donné aux Cours Lanctot un nouvel essor. Nous tenons de la Directrice que déjà bon nombre d'élèves ont demandé leur entrée pour l'année prochaine.

Il y a donc sujet de féliciter notre amie " Hélène Dumont " d'avoir entrepris une œuvre d'éducation et d'y avoir déjà si bien travaillé.

Académie Marchand

La distribution des prix aux élèves de cette académie dirigée par Mlle Bibaud, eut lieu le 22 juin, sous la présidence de Monsieur le curé Charrier.

Parmi les médailles et les prix spéciaux qui ont été accordés aux élèves des différents cours, mentionnons les suivants : — Médaille de Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, obtenue par Mlle C. Martel, pour mérite exceptionnel. Médaille d'or offerte par l'Hon. M. Guin, premier-minis-

tre, décernée à Mlle A. Juneau, pour son application constante et ses excellents succès dans toutes les matières du cours académique. Médailles d'or offertes par M. Donat Marchand et Madame Lafontaine, méritées par Mlles M. Desmarais et C. Martel, pour l'excellence. Médaille d'or offerte par Madame Beauvais : Mlle J. Lesage, dessin. Médailles de l'Alliance française accordées à Mlle H. Villeneuve, pour l'analyse littéraire et les préceptes, à Mlle M. Desmarais, pour la composition et l'histoire littéraire. Médaille et diplôme d'arithmétique présentés par M. Ludger Gravel, à Mlle A. Juneau, Médailles d'argent offertes par Mesdames Lesage et Paquin, décernées à Mlle R. Tremblay, pour la théorie musicale, à Mlle M. McKenna pour la politesse et l'application. Prix de droit usuel, don de Madame Gérin-Lajoie : Mlle M. Jetté. Prix de composition littéraire présentés par Madame Huguenin à Mlles A. Pepin et A. Soulard.—Quatorze élèves ont reçu des médailles d'or et des certificats d'études, pour avoir réussi dans tous les examens préparatoires au brevet académique, et trente-cinq ont reçu des médailles d'argent pour leurs succès dans tous les examens préparatoires aux brevets d'école modèle ou d'école élémentaire.—Cinquante-sept ont reçu des diplômes de sténographie.

Diplômes obtenus au Bureau central des Examineurs catholiques.—

Ecole élémentaire :—Mlles L. Bellefleur, A. Papillon, C. St.-Onge, J. Bissonnet, A. Lussier, B. L'Allier, P. Demers, A. Verville.

Ecole modèle :—Mlles M. Labranche, E. Marceau, R. Tremblay, H. Paiement, B. Desjardins, F. Lefebvre, M. Menarque. Pour l'anglais : Mlles E. Marceau, M. Tremblay, M. Labranche.

Ecole académique :—Mlles M. de Longchamp, L. Gélinas, I. Beaudoin, C. Dutrisac, B. Dumont, A. Racette. Pour l'anglais : Mlle M. de Longchamp.

Aux examens de l'Académie de Musique de Québec, qui ont eu lieu le 20 juin, 27 élèves ont obtenu des diplômes.

Cours préparatoire :—Mlles A. Martin, A. Cutras, L. Roth, M. Farrell, L. Garçon, L. Lefebvre, F. Aubé, E. Marceau.

Cours moyen :—Mlles R. Tremblay, A. Grégoire, M. Asselin, D. Donaldson, N. Gohier, F. Chauret, E. Villeneuve, I. Provost.

Cours supérieur :—Mlles Y. Lamarche, E. Généreux, A. M. Grégoire, C. Lesage, F. Lacoste, R. D. Paquin, B. Laroche, A. Soulard, E. Brûlé, B. Methot.

Lauréat :—Mlles A. Deneault, A. Tremblay, J. Chénard.

Académie Sainte-Marie

La distribution des Prix aux élèves de cette Académie, a eu lieu, le samedi, 20 juin ; présidée par le R. M. Charrier, curé, assisté du R. M. Guibert, chapelain de l'Institution, de plusieurs membres du clergé et amis de l'éducation.

Outre les récompenses distribuées aux élèves des différentes classes, plusieurs prix spéciaux, la plupart offerts par de généreux donateurs, ont été décernés aux élèves dont les succès ont été remarquables.

Mlle Blanche Chauvin élève finissante, a mérité la médaille de son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, Sir L. A. Jetté.

Dans les premiers jours de juin, avait eu lieu l'Exposition des travaux des élèves, consistant surtout, en coupe et couture, méthode Boudet. Son Honneur le Maire de Montréal a bien voulu offrir un prix à l'élève qui s'est signalée dans cet art; il a été mérité par Mlle Alice Perrault.

McNIDER

CHOEUR :

Avec amour, notre voix chante
Tes bords aimés, ô fleuve Saint-Laurent !
Tes flots d'azur, glace charmante,
Où McNider se mire bien galement.

Au fond d'une agréable baie,
Comme un bouquet, McNider se fait voir ;
Et sa nature, toujours gaie,
Se reflète dans le vaste miroir.

Sous le vocable de Marie,
Monte en l'azur notre clocher pieux,
Et par son Assomption bénie
Notre-Dame pense à nous dans les cieux.

Dans une aisance bien modeste,
Vivent ici nos pieux riverains.
Quoiqu'on en dise, leur cœur reste
Celui de vrais et vaillants Canadiens.

L'onde que la barque sillonne
Remplit les rets de ruisselant poisson ;
Et par les champs, quand il rayonne,
Le chaud soleil prépare la moisson.

On combat, ici, la " licence "
L'alcool est, sans merci, prohibé.
Et la loi de la tempérance
Protège encore notre cher Sandy Bay.

Que n'ai-je le puissant génie
Ou la plume de certains grands rhéteurs !
Je voudrais, comme Crémazie,
Chanter mon fleuve et ses bords enchanteurs.

O fleuve-roi ! de mon enfance
Tes flots ont bercé les rêves heureux,
Loin des soucis de l'existence !
Ils passeront, ces instants précieux !

Joyeux, sur ton onde dormante,
J'erre parlois, sans crainte, sans danger,
Et devant la vague chantante,
Je vois s'enfuir mon aviron léger.

J'aime le sable de tes grèves,
Fleuve, berceau de mes premiers plaisirs !
J'y semai, jadis, bien des rêves,
J'y recueille encor d'heureux souvenirs !

Oh ! qu'il dit vrai, le vieil adage :
" Rien, rien, n'est beau comme son cher pays ! "

Tout est riant sur l'humble plage
Où je suis né, où je chante, où je vis.

Que Dieu bénisse l'humble barde
Osant chanter, quoique pauvre rimeur,
Sur les bords du fleuve qui garde
En un seul coin la moitié de son cœur.

CENDRILLON.

Sandy Bay, 1er mai 1908.

A Travers les Livres

M. Alfred Descarries vient de publier une modeste plaquette qu'il intitule " Variétés Canadiennes ", écrit en vers et en prose, dont la composition typographique a été faite par l'auteur lui-même.

Certes, nous aurions mauvaise grâce à refuser à M. Descarries " l'humble part de mérite " qu'il réclame dans sa Préface au lecteur. Si le travail et la persévérance comptent encore des admirateurs, ils ne ménageront pas leur encouragement à l'auteur des " Variétés Canadiennes ".

Nous extrayons de ce petit volume, la courte page suivante, racontant d'une façon intéressante : " La légende des Chutes " :

" Les Chutes Niagara ont leur légende. Elles furent jadis l'objet d'un culte superstitieux de la part des bourgades d'Indiens, dans les régions encore vierges des grands lacs.

Une bizarre coutume, en usage à cette époque, voulait que chaque an-

UNE AUBAINE

POUR

NOS CANADIENNES

8 SUR 10 FEMMES

souffrant de maladies qui leur sont spéciales.

Les **Ovules** du DR. PATRICK de Paris, guérissent les pertes blanches, douleurs, lacérations, descente, beau mal, renversement, ulcères, ovarites, etc. d'une manière infailible, permanente et sauvent des opérations.

Les **Tablettes Hygiéniques** du Dr. Patrick, maintiennent les organes en bonne santé, et **previennent** les pertes, retards ou suppression.

Les **Pastilles Rouges** du DR. PATRICK guérissent la faiblesse, l'anémie, vertige, mal de tête, épuisement, la consommation et toutes les maladies résultant de la pauvreté du sang.

AGENTS POUR L'AMERIQUE

SYNDICAT MEDICAL DES DAMES,

180 Ste-Catherine Est.

TEL. EST 3208.

Consultations Médicales Gratuites.

NOTE—On demande des Dames ou Demoiselles pour faire connaître nos remèdes dans les grands magasins, manufactures etc. Elles peuvent se faire un joli revenu dans leur loisir.

née, une jeune Indienne, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, fut offerte en holocauste au "Dieu courroucé", nom que les sauvages donnaient aux Cascades, qui leur inspiraient une religieuse terreur.

Voici comment se pratiquait ce sacrifice qui réunissait sur les bords du gouffre, toutes les tribus des alentours, saisies d'un farouche respect à la vue de l'abîme : la belle Indienne choisie comme victime, était ligotée soigneusement, et attachée ensuite à un canot d'écorce que l'on précipitait dans les chutes, pendant que les guerriers, brandissant leurs "tomahawks", poussaient des cris gutturaux et clamaient l'hymne de mort. Et, longtemps après que la frêle embarcation ait été engloutie dans les chutes, ce charivari éveillait les échos des bois où les cris des guerriers Indiens se repercutaient, implorant la clémence de leur Divinité.

Ce devait être là une scène grandiose et terrible."

Les "Variétés Canadiennes" sont en vente partout, au pris modeste de vingt cents.

LE LISEUR.

Lotion . . .

"SAPHO"

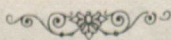
Hygiène de la Tête



Insecticide . . .

"SAPHO"

Pour destruction complète de tous les insectes.



THE

Sapho Mfg. Co.

61, ST-GABRIEL,

MONTREAL

Demandez le Catalogue

des Produits "SAPHO"

Le Matelot

Nous allions d'Ajaccio à Propriano à bord du "Vautour" croiseur de l'escadre. Aux deux côtés du navire, attachés pour ainsi dire à ses flancs, deux torpilleurs, le "126" et le "127", suivaient. Le temps de terre était superbe ; un magnifique soleil et une jolie brise, que la vitesse de la marche rendait encore plus fraîche. Nous étions tous à l'arrière, regardant filer vertigineusement les côtes de Corse, regardant surtout nos deux braves petits compagnons, les torpilleurs, qui tantôt plongeaient sous la lame, ou semblaient s'élançer hors de l'eau, dans des mouvements désordonnés à la fois comiques et terrifiants.

Soudain, sur le torpilleur "126", une rumeur formidable s'élève : nous voyons tous les marins se précipiter en avant, lever les bras en l'air et un même cri sortant de toutes les poitrines :

— Un homme à la mer ! un homme à la mer !

D'un même mouvement, nous sommes tous debout : le "Vautour" vient de stopper, et à toute vitesse il fait machine en arrière ; l'amiral a quitté la passerelle, et il est là, à l'arrière, au milieu de nous, donnant ses ordres d'une voix brève. La figure pâle, fouillant de sa lorgnette cette grande mer que le soleil rend éblouissante, et où l'on cherche l'homme, qui se débat... Le voici, enfin, si l'on peut appeler un homme ce point noir qui s'agite au loin, tout au loin... Car on ne l'avait pas vu tomber du "Vautour" : il était à l'avant, par-dessus le bastingage, tout entier à son travail. Un coup de mer l'a emporté, et quand le torpilleur l'a signalé, il avait déjà filé le long du navire, et nous donnions à ce moment quinze ou seize nœuds !

Mais enfin on le voit ; on aperçoit, dans la lumière d'or, par-dessus les grandes vagues, des bras qui s'agitent désespérément, au-dessus d'une toute petite tête... Cela ressemble de loin à une épave ballottée par les flots ou à quelque oiseau de mer blessé qui s'est abattu pour mourir..... Mais les deux torpilleurs ont fondu

sur ce point noir : comment ne se sont-ils pas heurtés ? par quelle extraordinaire manœuvre sont-ils arrivés juste sur lui sans écraser cet homme sous leur hélice, sans le prendre sous leur remous ? Je n'en sais rien. Demandez-le aux admirables marins qui sont la gloire de notre pays, à ces vaillants et modestes dont toute la vie n'est qu'un long dévouement ; demandez-le au commandant du "126e" ; au commandant du "127" ; demandez-le surtout à l'amiral, leur chef à tous, brave cœur, dont il fallait voir l'émotion quand il nous dit, de sa voix saccadée, les yeux toujours ardents derrière sa lorgnette : Il est sauvé !

Il est sauvé, en effet, et sans même avoir eu besoin de s'accrocher à la bouée ; car vous pensez bien que les bouées étaient à la mer. Jour et nuit, sur ces bateaux, il y a à l'arrière, de chaque côté du navire, deux hommes armés d'une hachette et qui, dès que le cri lugubre : "Un homme à la mer !" a retenti, coupent la corde qui retient les bouées. En tombant à l'eau, la bouée s'enflamme à son extrémité pour qu'on puisse la voir même dans la nuit, et rien n'était saisissant, dans ce plein jour, sous ce clair soleil, comme ce flambeau allumé dans la mer, ainsi qu'une chandelle de mort... Mais déjà, du "127", un petit canot s'était détaché, un berthon, comme ils les appellent, de ces petits youyous qui se replient sur eux-mêmes comme des cha-

Spécialiste diplômée

POUR

Massages de tous genres

Traitement du Cuir Chevelu,

Massage de la Figure et du Corps,

Resultat immédiat satisfaisant garanti.

Sur demande, nous traitons nos patients à domicile.

Madame A. L. BLATCH,

SPECIALISTE.

902, Avenue Esplanade Annexe,

Près rue Fairmount,

MILE END.

peaux claques. En deux ou trois coups d'avirons, on arrive près de l'homme qui, toujours sur l'eau, se débattait gaillardement : un des marins l'empoigne vigoureusement par le cou, le hisse tout ruisselant à bord du berthon, et on le ramène sur le "127", où les matelots poussent un hurra en son honneur.

Puis le "127" vient sur nous à toute vitesse, accoste presque le "Vautour", nous voyons l'homme qui se secoue, ses cheveux collés au front, ses vêtements trempés, marchant lourdement dans ses souliers remplis d'eau. C'est un petit blondin, à figure rose, aux yeux clairs. L'amiral l'interpelle :

—Eh bien ! mon garçon, tu as pris un bain ?

—Oui, amiral...

—Allons ! reprend l'amiral, que cela ne t'arrive plus.

Et s'adressant au commandant :

—Quand vous l'aurez bien fait sécher, qu'on lui donne un bon verre de vin.

Et, tandis que le torpilleur ralentit sa marche :

—Signalez : Témoignage de satisfaction au "127", commande l'amiral.

Puis, soulignant ses paroles d'un geste affectueux :

—C'est bien, Senès, c'est très bien, crie-t-il au commandant.

Et, sur le "Vautour", je regardais tous ces hommes, à qui pareil accident peut arriver chaque jour, et qui, durant quelques minutes venaient d'avoir comme le froid de la mort. Ils étaient calmes, émus, sans doute, mais résignés, car les gens de mer croient à la fatalité, et, pour eux, ce qui doit arriver arrive à l'heure dite... Si l'homme n'était pas mort, c'est qu'il ne devait pas mourir, mais le jour où elle le voudrait

vraiment, la mer saurait bien le reprendre... D'autant qu'ils ne lui gardent pas rancune, les braves enfants ! Le lendemain, en repartant de Propriano, je demandai des nouvelles de notre homme.....

—A-t-il passé une bonne nuit ? Il n'a pas eu de fièvre ?

Et comme je demandais si on pouvait le voir :

—Mais parfaitement, me dit le commandant vous n'avez qu'à lever les yeux.

Et suivant la direction de son doigt, je reconnus, en effet, mon blondin à la figure rose et aux yeux clairs... Il était encore à l'avant du navire, toujours penché en dehors du bastingage, continuant le travail interrompu la veille.

Z.

ERRATUM

Au cours de l'agréable article de M. Adolphe Poisson, une ligne échappée à l'attention du typographe, gâte le sens de tout un paragraphe.

Nous rétablissons la phrase pour l'agrément du lecteur : A cette époque, je n'ai pas besoin de vous le dire, la lumière électrique était inconnue. La lampe à pétrole elle-même n'avait pas encore fait son apparition et la bougie ou, pour parler plus familièrement, la chandelle de suif jouissait d'une vogue incontestée.

Un grand nom sans mérite est une épitaphe sur un cercueil.—Mme de Puisieux.

* * *

Une dame fort laide et à la figure très rébarbative monta un jour dans un tramway et s'assit dans un des sièges à l'arrière, où se trouvait déjà un monsieur qui fumait. C'était le droit du monsieur de fumer, et il ne se dérangea pas pour la dame revêche. Elle se mit à renifler dédaigneusement pour montrer son mépris, et en reniflant, crut s'apercevoir que le monsieur ne sentait pas seulement le tabac, mais encore la bière et les oignons. Elle ne put contenir son indignation plus longtemps.

—Monsieur, s'écria-t-elle d'une voix vinaigrée, si vous étiez mon mari, je vous donnerais une dose de poison.

Le monsieur la regarde en face.

—Madame, dit-il avec placidité, si j'étais votre mari, je la prendrais.

DE L'OMBRELLE

Quoique Montaigne ait dit : " Nul le saison m'est ennemie que le chaud aspre d'un soleil poignant ; car les "ombrelles", de quoi, depuis les anciens Romains, l'Italie se sert, chargent plus le bras qu'ils ne déchargent la tête", nous sommes d'avis que la délicieuse ombrelle est non seulement un objet de coquetterie et de luxe, mais une sauvegarde hygiénique qui préserve le teint de nos élégantes contre le hâle néfaste, et le cerveau contre les atteintes d'un soleil brûlant. Il est vrai que l'ombrelle avant Louis XIV était lourde et disgracieuse et la France n'a pas adopté facilement cet accessoire de la toilette. Catherine de Médicis y faisait opposition. Mais elle devint plus légère et plus élégante déjà à l'époque du Grand Roi, et les coquettes de la Régence, comme plus tard les Merveilleuses, possédaient de véritables chefs-d'œuvre du genre. On les a couvertes successivement de peau de daim, de paille, de toile cirée, de taffetas, de satin, de moire, de blonde, de dentelle, de guipure, avec des broderies, de flots de rubans, d'autres ornements variés : certaines ombrelles de grand luxe étaient décorées de miniatures. Le manche, la pomme et la crosse, enrichis d'or et d'argent et de pierres, d'ivoire sculpté ou de rares bois des Iles, tout a servi de motif pour flatter la vanité des femmes.

Tantôt très grandes, tantôt minuscules, deux variétés d'ombrelles ont

GUERISONS GARANTIE
DE TOUTES LES MALADIES DES PIEDS,

—PAR—

Mme. E. RATELLE, Spécialiste,
Successeur du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.

TRAITEMENT EFFICACE DES
Corns, Oignons, Ongles Incarnés, Transpiration, Etc., Etc.

MME. E. RATELLE, Pédicure,
163 RUE ST. DENIS, MONTREAL.

Mde Blanche

CHIROMANCIENNE

dit le passé et l'avenir d'une personne dans sa main tous les jours à son domicile, de 9 hrs a. m. à 7 hrs p. m.

PRIX 25 et 50c.

430 RUE ST-CHARLES BORROMEE

eu leur période de vogue : la "marquise" et la "pompadour" à manche brisé.

La marquise, en dentelle, ou ornée d'effilés, au manche d'ivoire uni ou sculpté, était en grand honneur avant le second empire ; en 1875, les ombrelles-cannes ont eu du succès ; elles garantissaient des rayons du soleil ou soutenaient la marche des élégantes rendue difficile par l'abus des hauts talons.

Actuellement, l'ombrelle est aussi jolie que pratique, de grandeur modérée, de soie unie pour les courses du matin ou la promenade à pied, elle s'agrémente de dentelles, de ruchés, de délicieuses peintures pour la promenade en voiture. Elle s'harmonise avec les nuances de la toilette, elle s'assortit au teint du visage qu'elle éclaire délicieusement. La science de l'ombrelle est un des triomphes féminins, et nos élégantes semblent porter de grandes fleurs épanouies, dont l'éclat les fait paraître plus belles et plus charmantes.

L'usage de l'ombrelle remonte à la plus haute antiquité. Les Chinois, vingt siècles avant le Christ, les Egyptiens, les Juifs, les Perses, tous les peuples de l'Orient, plus tard les Grecs et les Romains, s'en sont servis pour se protéger contre l'ardeur du soleil.

Les femmes, comme les grands seigneurs, les faisaient porter au-dessus de leur tête par un esclave. Les ombrelles des dames romaines étaient montées sur le bambou des Indes ou l'ivoire incrusté d'or et de pierres. Elles avaient la forme du dais encore en usage dans nos cérémonies du culte, comme nous le voyons dans les collections de peintures sur vases anciens.

En Chine, le parasol est une marque de distinction. Les mandarins seuls ont le droit de porter des parasols à deux ou trois étages. Le parasol à quatre étages est réservé à la majesté impériale.

Parfois, modestement formé de bambous et de papier huilé et coloré, orné de sentences de Confucius ou d'allégories religieuses, le parasol oriental prend souvent une haute valeur ; les étoffes précieuses, les broderies, les perles s'y mêlent aux plumes d'oiseaux rares, à l'or, à l'argent, aux bois précieux, à l'ivoire. Au Japon, dans presque toute

l'Asie, le parasol ne figure pas seulement dans la vie ordinaire, il est l'ornement obligé des cérémonies publiques religieuses. Les dieux et les fétiches, les rois et les princes, sont protégés par de splendides parasols. On les admire, ornés de perles et de pierres précieuses, portés par les bramines marchant autour du char triomphal de Vichnou dans la célèbre procession de Saggrenat. Dans la fête solennelle de Sapan Gianchei, au royaume de Pégu, les plus beaux éléphants du roi sont couverts d'immenses parasols faits avec les étoffes les plus éclatantes. La reine Victoria envoya en présent au sultan Mahmoud une ombrelle qui ne coûta pas moins de 16,000 dollars.

L'usage s'en est répandu dans tous les pays de l'Europe, et le marquis de Custine nous les signale portées par les paysannes russes des environs de Nijni-Novgorod. En Espagne, et dans l'Amérique du Sud, la mode de l'ombrelle se substitue à celle de l'éventail dont se servaient jadis uniquement les Espagnoles.

Le peuple, dans nos pays, fait rarement usage du parasol, au Japon, au contraire, l'ambition de l'ouvrière agricole est de se parer d'une jolie ombrelle ! Mais dans nos classes élégantes, la mode en est universelle, et nous devons nous en réjouir, car elles constituent une des plus jolies prérogatives de la coquetterie féminine.

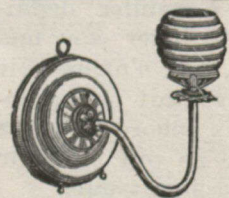
ETINCELLE.

—Tu me rends la vie insupportable.

—Hé bien, retourne chez ta mère, va... va... la rejoindre.

—Tu sais bien qu'elle est morte !

—Raison de plus...



La Veilleuse en
Nickel

**MONTREAL
BEAUTY**

Toute une nuit d'éclairage pour
UN QUART DE CENT
sans odeur ni fumée

Prix 90 Cents, - par la Poste, 10c de plus.

L.-J.-A. SURVEYER

2 Boulevard St-Laurent, - MONTREAL

A propos de Montre

On ne sait qu'inventer pour tenter l'acheteur en excitant sa convoitise. En ce moment, on vend des bagues-montres. Ce doit être charmant au point de vue montre, mais comme bague une perle ou une jolie pierre serait préférable à un cadran. Et puis, il y a dix à parier contre un que ces objets-là ne sont bons à rien, car une montre de cette dimension n'offre aucune garantie. La plus petite montre qu'on ait jamais fabriquée est actuellement en vente chez un horloger de Londres. Elle avait été exécutée pour la défunte marquise d'Anglesey, célèbre par son goût pour les bijoux originaux.

Cette montre liliputienne est en or ; le boîtier est enrichi de brillants. Sa largeur est inférieure à celle d'une pièce de cinquante centimes ; l'aiguille des minutes a tout juste trois millimètres de long.

LES CONTEMPORAINS

Revue hebdomadaire illustrée
de 16 pages in-8

Abt Un an, 6 francs. Un numéro,
0 fr. 10 : Spécimen gratuit sur
demande.

Biographies parues en juin 1908 :
Les Gicquel des Touches, marins. —
Docteur Ollier. — Gontaut-Biron,
duc de Lauzun, général Biron. —
Marat.
Biographies à paraître en juillet
1908 :

Charlotte Corday. — Latreille, entomologiste. — Hérault de Séchelles, conventionnel. — Chevreul, chimiste.

5, rue Bayard, Paris, VIIIe

Niepee ne mangeait qu'une fois par jour, avant de se coucher.

Pascal voyait un gouffre à côté de lui.

Priestly était pris de fou rire quand passait un enterrement.

Scaliger frémissait à l'odeur du cresson.

Tcho-Brahé s'évanouissait quand il apercevait un lièvre.

Recettes Faciles

CONCOMBRES CUIITS AU FOUR.—Pelez ; enlevez la pulpe à pépins ; hachez très fin avec des pistaches roussies, deux grandes cuillerées de chapelure, une petite cuillerée de vinaigre, deux de beurre fondu, une petite cuillerée de sel, le quart d'une petite cuillerée de poivre ; faites cuire au four pendant vingt minutes arrosez de beurre fondu ; servez sur des tranches de pain grillé découpées en losanges.

RIZ FRAPPE.—Faites cuire une tasse de riz jusqu'à ce qu'il soit tendre ; ajoutez ensuite un litre et quart de lait, trois quarts de livre de sucre, une demi-tasse d'amandes émondées, les jaunes de trois œufs et le jus de six oranges ; faites cuire de manière à former une pâte ; faites refroidir et prendre sur la glace. Servez dans des verres frappés avec des petits gâteaux.

CONTRE L'INVASION DES FOURMIS.—Emietter du borax, en le mélangeant de sucre en poudre, et mettez-en pendant quelques jours, partout où les fourmis se montrent. Celles-ci disparaissent immédiatement.

La reine des Eaux Purgatives, c'est
L'EAU PURGATIVE DE RIGA
En vente partout, 25 Cts la bouteille.

LA GÊNE

Le secret de rire toujours, aussi le moyen de se débarrasser de la gêne, sous quelque forme que ce soit, chez les deux sexes, jeunes ou vieux, de cette gêne qui rend esclave quelquefois, ridicule toujours et vous empêche d'occuper la place que vous méritez en ce monde. Détails complets envoyés gratis sur réception d'un timbre de 2c.

ADRESSEZ :

THE DOMINION AGENCY

DEPT. 3

107 ST. JACQUES, MONTREAL, QUE.

NECTAR.—Prenez une livre de raisins de Malaga haché, deux livres de sucre en pain, et placez le tout dans un pot. Versez dessus, quatre livres d'eau bouillante. Le jour d'après, lorsque le mélange est froid, ajoutez-y les tranches d'un citron. Laissez reposer pendant cinq jours en remuant deux fois par jour. Laissez reposer cinq autres jours pour la clarification, puis mettez en bouteilles, déposez dans une cave bien fraîche, et, au bout de dix jours, l'on aura une boisson d'été excellente.

Un Paradis dans les Montagnes

Parmi "Les Montagnes d'Ontario", il y a plusieurs districts qui appellent l'attention des touristes et de ceux qui voyagent l'été, mais le plus populaire et probablement le plus enchanteur de ces districts est celui connu sous le nom de "Lac des Baies".

Ce district charmant est situé sur le chemin de fer du Grand Tronc et l'on s'y rend par Huntsville, 145 milles au nord de Toronto.

Un nouvel hôtel avec accommodations pour 200 personnes, a été construit et l'on admet que c'est le meilleur des hôtels d'été dans les districts du nord. Un livre magnifique donnant la description du territoire ainsi que toutes les informations nécessaires : guides, taux, routes, aussi description complète du nouvel hôtel, sera envoyé gratuitement à tous ceux qui en feront la demande à M. J. Quinlan, D. P.A., gare Bonaventure, Montréal.

La réputation très grande de Mille-Fleurs l'oblige à ne faire figurer dans ses salons de modes que des chapeaux bien au-dessous de tout ce qu'on peut voir ailleurs.

L'ÂME SOLITAIRE

Poesies par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe
imprimé à Paris.

1 volume 7 1-2 par 5, broché.....	.88
" demi reliure chagrin.	\$1.35
Pleine reliure, veau souple, rouge, tranche rouge.	1.40
Demi reliure, morceau	
Demi reliure, marocain poli, avec coins tranche dorée.	2.10
Demi reliure, amateur chagrin, avec coins, tranche dorée.	1.85
Pleine reliure, chagrin, 1er choix, tranche dorée.	2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256, rue St-Paul, - - MONTREAL.

Conseils utiles

L'huile de ricin est si répugnante à prendre que l'on doit quelquefois y renoncer pour les enfants nerveux et que bien des adultes se refusent à la prendre.

Pour les premiers, il suffit de mouiller les parois et les bords du verre avec du jus d'orange.

On en verse un peu au fond du verre, on y met la dose d'huile de ricin nécessaire que l'on recouvre d'un peu de jus encore. L'enfant avale le tout et s'aperçoit à peine du goût de l'huile masqué par celui de l'orange.

Pour les adultes, on passe une goutte de cognac ou de rhum dans le verre jusqu'à ce que les parois en soient humectées ; on se mouille la bouche avec ce même liquide. Une fois la liqueur rejetée, on verse l'huile dans le verre, dont elle ne pourrait imprégner les parois déjà mouillées d'alcool : on peut avaler l'huile sans que le palais en sente le goût, même en s'y reprenant à plusieurs fois : l'alcool forme enveloppe et dérobe complètement l'huile au sens du goût et du toucher.

LOTION NOUVELLE CONTRE LES TACHES DE ROUSSEUR. — Faire bouillir du gruau dans de l'eau pendant quelques minutes, passer à travers un linge fin, ajoutez quelques gouttes d'eau de Cologne et se laver le visage avec cette préparation deux ou trois fois par jour.

MESDAMES

Confiez-nous vos prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues, et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins, thermomètres etc

Pharmacie LAURENCE

Coin St-Denis et Ontario, - MONTREAL

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Quand, devant tous, ayant desserré les dents du malade, il parvint à glisser dans la bouche les premières gouttes de la potion, ce fut un moment très émouvant, la tombée d'une seconde solennelle. Une paix, une joie profonde descendait, un souffle d'ardente foi courbait les fronts. Réellement une chose très grande allait s'accomplir.

Et leurs cœurs tremblaient, étreints d'une reconnaissance presque religieuse, car c'était la Vie, ce peu de liquide venu à eux, cette nuit, presque miraculeusement à travers les sables ; c'était la vie pour l'un d'entre eux, comme cela serait aussi pour eux, un jour peut-être, si le mal les prenait.

.....Il a bien eu encore quelques crises, mais moins violentes et plus courtes. L'apaisement se fait. Le pouls se régularise.

Farou est sauvé.

Ils n'auront pas l'été, dans la splendeur étouffante de leur solitude bleue, parmi le rayonnement des sables mouvants, la vision de défaite qui se dressait implacable déjà dans tous leurs rêves. Il n'y aura pas de tombe coulée au fond de la dune, devant la porte du poste, sous les fenêtres, étalant sa pierre sans cesse lustrée, polie par le sable passant et repassant, pâle, désolée comme un regard d'infinie pitié et de détresse du pauvre mort enfoui là, rigide, boutonné en sa misérable capote bleue.

...Non, ce n'est pas possible, voyez-vous, mon lieutenant, redisait en la mémoire de Pierre une voix grelottante... Non... ce n'est pas possible... on serait bientôt fou.

Il est resté auprès du lit, à la même place.

Parfois, il glisse sa main dans celle du malade. C'est machinal, un reste d'habitude. Il a tant serré cette pauvre main en la sienne du-

rant tout le jour !... Mais, maintenant, ce n'est pas tant pour lui qu'il fait cela.

En face, au mur, dans son cadre de peluche rouge fanée, la petite fiancée blonde regarde vers lui de toute la force de son âme. Les grands yeux mauves si jolis qu'elle a, là-bas, dans la grâce des décors en fête de son pays, semblent lui dire : " J'ai foi en toi... Sauve-le !... Tu es le chef... Tu es le père... Et nous nous aimons ! "

Et chaque fois que vers elle son regard se lève, Pierre murmure :

— Sois tranquille, petite Made..... Tu reverras ton Jean. Ton amour l'a sauvé autant que nous. J'ai veillé pour toi. Tu as prié pour nous...

Les autres, se voyant inutiles, s'en sont allés.

Ils sont dans la chambre des apôtres pareils. Comme ils l'ont pu, par bribes, entre deux éclipses du feu lointain éclatant tout à coup, énorme comme une lune, puis s'étirant, se couchant sur l'horizon en un grand éclair, finalement s'éteignant, laissant dans le ciel le reflet clair d'une aube indécise, ils ont annoncé la bonne nouvelle à El Berd. Maintenant ils causent, rient, mais à mi-voix, n'osant pas encore le faire bien franchement. Si Farou allait s'éveiller et hurler !... Si l'agonie de ces trois jours allait recommencer !

Très tard, dans la nuit, Pierre se retira.

Dehors c'était comme un grand trou où dominait toujours l'énorme sensation, l'attraction du vide invivable où il allait, buttant à chaque pas, glissant dans tout ce sable, frissonnant, mordu par le froid.

Sur la dune du bordj il renvoya celui qui l'avait guidé. Ils ne se voyaient pas, mais il entendait l'homme respirer fort, frémir par moment comme après un grand chagrin.

Bien loin, quelques étoiles appa-

raissaient rasant la terre. Là-bas, le ciel s'ouvrait. A l'aube, la terre ensoleillée monterait dans le ciel bleu. La joie serait complète. L'étendue bouleversée s'apaiserait dans la brume des matins clairs. Le malade rouvrirait ses yeux à cette espérance.

Et Pierre regardait, sans pouvoir se lasser, seul, debout dans le désert noir, vers ces étoiles du Sud si grosses, dont les palpitations, les longs cils d'or frémissants, appellent, supplient comme des regards aimés penchés dans l'ombre.

X

Le jour s'annonçait.

Une traînée pâle frangeait les dunes lointaines arrêtées au bord de l'horizon. C'était peu de chose que cette lumière, l'éclair d'un regard encore lourd de sommeil s'essayant à percer à travers les cils, les paupières à demi-soulevées. Et sous cette lueur douce qui gagnait, montait dans le bleu sombre de la nuit épuisée voilant ses étoiles frissonnantes, le ciel s'évasait, s'ouvrait blanc, lisse comme la surface glacée d'un grand étang réverbérant l'infini.

Sur la terre, tout était blanc.

On eût dit de la neige. Un fin brouillard tassé dans les fonds, posé au ras de terre, s'étendait immobile, abaissant les sommets, diminuant les reliefs. A travers, très peu, les dunes tendaient leurs crêtes, striant la plaine vaporeuse de traits bleus, comme des revers de vagues légères.

Là-bas, au point où le soleil allait apparaître, la terre éclairée semblait s'élargir, se pencher au bord du vide, regarder cette aurore qui, si lente et sereine, continuait son ascension.

Il faisait très froid.

Au ciel deux étoiles blanches s'attardaient.

— C'est celle-là, avait dit Ahmar, au départ, montrant celle de gauche. L'autre t'emmènerait au pays des "voleurs".

Et ils allaient sous cette petite étoile précieuse qui s'obstinait jusque dans l'éclat du matin.

D'eux-mêmes, sans plus rien se dire, ils avaient repris leur place de

(1) Ollendorf, Paris. Reprod. interdite.

route. Ahmar était en tête. Le petit cheval noir cinglé par ce froid, la bise âpre qui les assaillait dur chaque fois qu'ils pointaient sur une hauteur, allait hennissant, nerveux, la peau lustrée, la croupe frémissante. Ses pieds attaquant les pentes, d'un seul coup détachait des avalanches. Des lambeaux de dune, par morceaux larges, glissaient et s'écroulaient dans les fonds. Le grésil éclaboussé mouchetait ses jambes fines, poudrait ses flancs. Sa longue queue noire traînant dans cette poussière blanche comme une chevelure bouclée pleine d'ombres et de reflets.

Quand Pierre se retournait il apercevait le bordj et le poste optique en traits blancs s'enlevant sur le ciel encore sombre de ce côté-là. La vision était nette. Et très longtemps il aperçut en points noirs, immobiles, devant le poste, les télégraphistes suivant sa route. Ils étaient tels qu'il les avait laissés au moment de l'adieu. Car tous, malgré l'heure matinale, s'étaient levés, avaient voulu le voir encore, lui dire merci. Ils l'avaient fait très simplement, balbutiant un mot, un rien accentué d'un geste gauche, comme si ce qu'ils s'étaient essayé à dire n'avait pu assez profondément lui exprimer tout leur cœur.

Lui, il avait voulu revoir le malade.

Dans la petite chambre blanche Farou dormait épuisé mais d'un sommeil calme. Il avait fait bien doucement pour ne pas l'éveiller. Il l'avait regardé un instant, puis il était monté à cheval. Il avait à visiter d'autres postes échelonnées dans ces sables. Sa route était à peine commencée. D'autres auraient peut-être encore besoin de lui.

—Adieu, mes amis !...

—Adieu, mon lieutenant !...

Et il était parti. Eux, n'avaient pu rentrer. Ils étaient restés sur la dune, tant qu'ils avaient pu distinguer la silhouette des deux chevaux dressés sur les sables, pointant dans ce désert blanc couvert de givre.

C'en était fait.

Ils redevenaient les solitaires, les oubliés, les êtres perdus au milieu desquels il était passé. Mais ils ne se sentaient plus aussi isolés qu'avant. De le savoir veillant sur eux, prêt à accourir au premier appel, cela mettait en eux une douceur. Et

puis il avait promis des changements. Il y aurait un roulement établi entre tous les postes. On ne serait plus des années cloué sur la même dune.

Et là-bas, très loin, d'une dernière crête, quand Pierre s'efforçant, n'aurait plus des années cloué sur la mé-blanc tombé derrière l'horizon, il avait eu comme un frémissement au cœur, une petite tristesse se logeait là, en un coin, inoubliable et chère.

Sous le soleil levé les sables se réveillèrent.

Le givre s'évapora.

Un petit vent froid passa, avant-coureur, très léger, arrachant à peine un frisson. Et peu à peu il s'imposa incessant, grandit.

Il soufflait en tourmente maintenant bondissant parmi les dunes, se plaquait sur eux brutalement, sifflait à leurs oreilles bourdonnantes.

Et très vite le désert changea d'aspect.

Aux premières rudesses les grandes dunes eurent comme un frissonnement elles aussi et peu à peu, partout, les sables se mirent en mouvement. Une poussière fine, une fumée blonde sortait de chaque crête, s'étendait horizontalement dans le sens du vent. Le sable emporté, retombant en pluie, dévalait les pentes à toute vitesse, grésillait dans l'espace. Sous les pieds des chevaux le sol se creusait, cédait plus facilement. Il s'éclaboussait en parcelles aussitôt dissoutes, évaporées en la même poussière dorée.

A chaque franchissement d'une crête, parvenus au faite, un instant ils dominaient ce délire, debout sur ces nuages roux scintillants qui se brisaient sur eux avec un bruit d'averse. Et sous leurs yeux l'étendue blanche filait, fumait ; on eût dit un pays d'usines en pleine activité subitement apparu. Mais le moment le plus désagréable était quand il fallait plonger à travers tout ce sable en débâcle, descendre dans les fonds qui séparaient les dunes. Là, le sable grêlait sur la figure, sur les mains, les enveloppant de poudre, se coagulait à l'angle des paupières, se prenait dans les larmes qui se suspendaient aux coins des yeux blessés.

Pierre dut faire comme Ahmar, A la manière des coureurs de sables il se voila la figure, laissant à peine le haut des yeux à découvert. Et ladans le ciel.

chevauchée continua ainsi à travers ce désarroi de la terre, ce vide mouvant dont on percevait quand même nettement la sensation malgré cette surface lisse, frémissante qui glissait dans l'étendue, cette vision d'une plaine blonde, égale, à peine ondulée.

Plus de sommets, plus de relief. Tout était nivelé, râtissé par le souffle violent. Au-dessus, immobile, dans sa splendeur glacée, le grand ciel se courbait.

Et il n'y avait pas d'horizon, même pas cette jolie teinte bleue, délicatement estompée qui d'habitude joint la terre au ciel et donne le rêve d'une mer assoupie dans les sables lointains. Tout marchait, tout courrait, se précipitait. Pas un tertre fixe, pas un arbre, pas un être debout dans la vague bouillonnante pour reposer la vue, atténuer l'atmosphère de naufrage qui tourbillonnait autour d'eux.

Ils marchèrent ainsi toute la matinée, toujours l'un suivant l'autre, sans se voir davantage ni pouvoir se parler.

Un moment Ahmar s'arrêta. Et Pierre entendit sa voix étouffée, derrière le burnous, dire :

—Voici Guémar.

Très loin dans la direction indiquée, une ligne noire aux reflets ardoisés bordait l'horizon. Puis l'oasis monta sur le ciel, grandit. La vision filtra à travers une teinte bleue violente qui peu à peu, avec la distance diminuée, s'apaisa, s'adoucit, s'estompa en un léger voile derrière lequel de grands palmiers rigides s'élançaient. A travers, le ciel bleu de l'au delà étincelait.

Pierre rejoignit le spahi.

—Enfin !... nous voilà arrivés, lui cria-t-il.

Ahmar secoua la tête nonchalamment.

—Ecoute, lieutenant. Il y a encore longtemps... Il y a cette dune, encore cette autre, toutes celles que tu aperçois et beaucoup d'autres encore que tu ne vois pas.

Le spahi avait dit vrai.

Deux heures après ils marchaient encore. Sous eux le sable fuyait toujours. Et plus ils allaient, plus l'oasis fantôme se reculait, montait haut des yeux à découvert. Et ladans le ciel.

XI

Deux mois après, un matin, dans l'aube, une ligne rose s'ébaucha sur l'horizon, coupant le ciel bleu..... Il y reconnut des montagnes, l'Aurès dressé au seuil du désert. Et c'était tellement inattendu que son cœur sauta en sa poitrine. Il faillit crier. Il avait une joie d'enfant à les revoir.

Ahmar, à quelques pas devant lui, allait bercé au pas de son cheval, chantant. A quoi bon le déranger dans son rêve, lui faire voir son émoi ? Il ne l'aurait pas compris, même il eût souri avec un peu de pitié. Pourquoi y aurait-il plus de joie sous les palmiers de Biskra, que là d'où ils venaient ?... Tout cela, cet infini aride, ce désert, ces nuits blanches étoilées, c'est son pays, l'âme de son âme. Il n'en perçoit pas la douleur ni l'étreinte mystérieuse.

Les montagnes se précisaient, se plaquaient sur le ciel, plus bleu, en une silhouette large nettement découpée, rigide, faisant penser à des choses de théâtre. Dans quelques heures elles monteraient encore et à leurs pieds, dans le poudrolement d'or des sables, se tendrait la ligne de l'oasis. Alors c'en serait bien fini de l'éternel, de l'odieux silence qui l'enserme, lui étouffe le cœur.

Il se retourne, regarde vers le sud, le désert d'où il sort. Il y a un peu de bravade dans le geste, mais il se veut une dernière vision des solitudes bleues qui rampent dans le lointain. Et sa pensée s'en va, non sans un peu de mélancolie, à travers toute cette lumière, vers les petits postes des sables où il a vécu quelques heures, où il a tâché de faire un peu de bien, d'être bon.

Et puis il est las, il en a assez de cette tristesse jetée en l'espace trop beau, dormant en le vide énorme des horizons bleus.

Cependant il avait eu des heures parfaitement belles.

...Parfois d'étranges visions avaient surgi de ces solitudes, — des oasis au loin desquelles on passait et qui, dans le rayonnement des sables, palpitaient indécises, se balançaient en une oscillation lente.

De grands ossements blancs jalonnaient les parcours.

Le jour, pas autre chose que l'éternel glissement des dunes ou l'éclair des grands chotts coulés dans les sables. Et dans les nuits, sous la lune, le désert se couvrait de rosée, ondulait pâle sous le regard des étoiles comme un grand linceul tombé des cieux.

...De loin en loin, en un fond des dunes, près d'un puits, il s'arrêtait, plantait sa tente. Il restait là plusieurs jours faisant des expériences, cherchant de nouvelles directions.

Chaque nuit, ayant repéré les dunes les plus hautes, hissé les appareils, à l'heure dite, il lançait des fusées. De très loin, sous l'horizon, d'autres fusées s'élançaient, puis des feux s'allumaient. Mais souvent on n'en voyait que la lueur. Le foyer restait caché. Le point n'était pas bon. Il fallait aller ailleurs, recommencer. Alors, à tâtons, on redescendait les appareils, déboulait parfois au moindre faux pas, aveuglé de sable, puis on regrimpait d'autres dunes. Et cela durait bien avant dans la nuit froide.

Ils se dressaient sur les crêtes, dominaient l'ombre pâle tassée dans les fonds, écoutaient ce long recueillement du vieux désert respirant aux étoiles. Parfois on entendait des sifflements de sokrars guidant quelque caravane invisible, leurs cris rudes, brefs, puis tout s'éloignait, se perdait peu à peu. Mais on aurait pu dire si c'était proche ou très loin. Dans cette limpidité merveilleuse de l'air les sons vibraient décuplés, couraient de dune en dune réfléchis à des distances insoupçonnées.

Une nuit, quand ils regagnèrent leurs tentes, Ahmar raconta qu'une caravane venait de passer. Les hommes lui avaient dit qu'ils avaient vu le diable en personne lancer du feu. A cause de cela, ils avaient fait un grand détour. Impassible il les avait écoutés et il s'était bien gardé de les détromper.

Il y eut cependant d'autres émotions.

Une fois, alors qu'ils étaient en attente à la crête d'une dune, l'appareil en équilibre, eux-mêmes se tenant perchés sur tout ce sable qui s'effondrait sous eux au moindre mouvement, un petit vent s'était mis à souffler, très peu d'abord, et la dune avait commencé de filer. Ils se sentaient descendre lentement quand, tout à coup, une bourrasque passa, un tourbillon qui les saisit, les précipita dans le noir, eux et leurs appareils.

Ils se tirèrent de dessous le sable comme ils purent, toussant, crachant, à demi asphyxiés. Ils s'appellèrent. Les uns étaient tombés en deçà, les autres au delà de la dune. D'un commun accord ils abandonnèrent les appareils enfouis, dispersés, et ils s'en allèrent.

Le lendemain comme ils revenaient les chercher ils s'arrêtèrent amusés du spectacle découvert. Deux Arabes, deux loqueteux, faces rudes, décharnées, de coureurs de sables, contemplaient de loin et avec prudence l'appareil dont l'énorme caisse en tôle verte fichée dans le sable, se levait audacieuse comme la carapace d'une bête mauvaise. A la vue de Pierre et de ses hommes ils bondirent et disparurent dans le dédale des dunes. Impossible de les rejoindre, même de les apercevoir.

Ahmar à qui on conta l'incident, haussa les épaules, et, avec ce ton de mépris que peut seul avoir un Arabe pour un de ses coreligionnaires moins civilisés, il murmura :

— Tout ça, c'est des sauvages.

...Puis c'est l'accueil en la zaouïa sainte de Guémar.

(à suivre)

DECOUVERTE MERVEILLEUSE

Guérisons Radicale, sans Opérations

DES TUMEURS !

Cancers, Loupes, Kystes, Signes, Verrues, Etc.

CONSULTATIONS GRATUITES

MME. SOTTIAUX,

HERBORISTE FRANÇAIS,

998^B RUE SAINT-DENIS, MONTREAL
Certificats fournis sur demande.

Mesdames

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guerin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

Six pharmacies :

397 St-Antoine, coin Fulford
1634, St-Laurent, coin Fairmount
70, 1, Notre-Dame Ouest, coin Versailles.
700, Ste-Catherine Est, coin Visitation
399, Ontario-Est, coin St-Hubert
1387, Ste-Catherine Est

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

431. RUE STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

LUNETTES ET LORGNONS



Ajustés à votre vue. L'examen et l'essai sont garantis. Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAL

Bijoutier et Opticien.

599 Ste-Catherine, 2me porte rue Montcalm

CONSULTATIONS GRATUITES GUERISONS PRODIGIEUSES SONT OBTENUES TOUS LES JOURS AVEC L'AIDE DES TRAITEMENTS DE

MADAME D. BEAUDIN, 10 ANNEES D'EXPERIENCE

Ces remèdes ne contiennent pas de poisons, et leur efficacité surprenante a été reconnu par un grand nombre de personnes qui ont eu l'avantage de suivre un traitement quelconque, spécialement maladies des femmes.

Nous nous faisons un devoir d'examiner scrupuleusement chaque cas qui nous est soumis avant d'administrer le traitement qui lui convient et nous voulons qu'il soit bien entendu que pour aucune considération nous entreprenons un malade si nous n'avons pas la certitude de le guérir. Voici une liste des maladies que nous traitons avec succès :

La Dyspepsie, la Constipation, la Faiblesse du sang, les Cancres, les Tumeurs, le retour de l'Age, les maladies vénériennes, les Boutons au visage, la Paralytic, l'Eczéma, l'Hémorroïdes, le Ver solitaire, les Vers, l'Asthme, la Bronchite, le Diabète, le Catarrhe, la Consomption, la Coqueluche, le Rhumatisme, les Maux de Reins et de la Vessie, l'Hydropisie, Etc., Etc., Etc.

Les malades sont priés de venir directement à nos bureaux, et ceux de la campagne devront écrire une description de leur maladie (en détail) et nous l'adresser ainsi (en ajoutant un timbre de 2 c. pour la réponse).

MADAME D. BEAUDIN,

862, RUE CADIEUX,

Pres de l'Avenue Duluth.

MONTREAL

AVIS—Sur demande nous fournirons des certificats de personnes ayant été guéries radicalement par nos traitements.

MENTIONNEZ CE JOURNAL EN ECRIVANT

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à prix modérés. Tel. Bell Est 1949

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montreal
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
PORTLAND OLD ORCHARD b 9.00 a.m., a7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.35 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m., a9.50 p.m., a10.15 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., (I) 1.25 p.m. b4.30 p.m. d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN N. B., d7.45 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.55 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 a.m. & 10.15 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a 2 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a 2.00 p.m., b5.50 p.m., a 11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b8.00 p.m.
OTTAWA, b8.30 a.m., b6.10 p.m.
JOLIETTE, b8.20 a.m., 8.55 a.m., (I) 2.20 p.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., (I) 2.20 p.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, a8.45 a.m., c9.30 a.m., (I) 1.00 p.m., (L) 1.40 p.m., b4.00 p.m., 5.35 p.m.
NOMINGUE, R 8.45 a.m., c9.30 a.m., (I) 1.00 p.m., b4.00 p.m.

(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les Dimanches, (c) Dimanche seulement, (d) Quotidien excepté le samedi, (I) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et vendredi

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville
Bureau des billets de la ville, 129, rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montreal

BILLETTS DE PASSAGE SUR STEAMERS

Synopsis des Reglements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des système ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère si le père est décédé — de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées au routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'Intérieur

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée

— LES —

Capsules Cresobene

Si tout le monde connaissait bien la valeur thérapeutique des Capsules Crésobène, leur extraordinaire puissance préventive et curative et les services qu'elles peuvent rendre, par les temps humides et froids, à tous ceux qui ont les bronches sensibles et délicates, on n'hésiterait pas à en avoir toujours un flacon dans sa poche. Quelques-uns de ces capsules suffisent à arrêter les rhumes, les bronchites et toutes les affections des voies respiratoires.

Les CAPSULES CRESOBENE constituent un remède de premier ordre, un médicament très actif dont les vertus curatives, constatées dans tous les cas de rhumes, bronchites, catarrhe, asthme, irritation de poitrine, etc., réussissent à guérir les toux les plus opiniâtres et se montrent efficaces là où tous les autres remèdes ont échoué.

Les Capsules Crésobène sont en vente dans toutes les pharmacies. Prix 50c le flacon. Dépositaire général : Pharmacie Décarry, coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal. (No. 1)

Lunettes, Pince-Nez et Lorgnons à ordre au

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

10 Ans d'Expérience

Grand prix à l'Exposition de Paris 1900

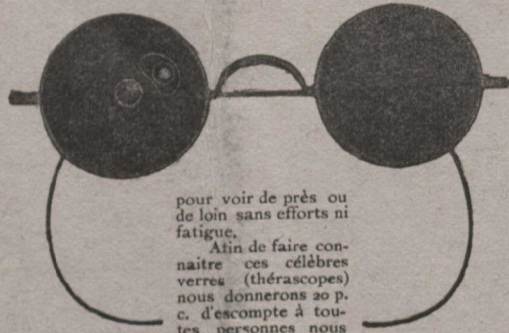
Guérison garantie des yeux sans médicaments ni douleurs par l'usage des célèbres

LUNETTES THÉRASCOPE

AVIS

Nous annonçons à notre nombreuse clientèle, que les nouveaux bureaux que nous occuperons dans le mois de juin, seront des plus confortables, et convenables pour recevoir toutes les classes de la Société.

Ouvert le Dimanche de
2 à 5 Hrs P. M.



pour voir de près ou de loin sans efforts ni fatigue.

Afin de faire connaître ces célèbres verres (thérascopes) nous donnerons 20 p. c. d'escompte à toutes personnes nous

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

3, Est rue Notre-Dame

CHAMBRE 4

BUREAU TEMPORAIRE 163 St-George
ET DU SOIR: de 7 à 8 p. m. les Dimanches compris.

Sur demande nous allons à domicile.
Examen de la vue Gratuit.

accordant leur patronage d'ici à quinze jours. Les personnes ayant une déféctuosité dans la vue, pourront remplir la formule ci-dessous et nous expédierons sur réception d'un mandat-poste des verres appropriés à votre vue.

PRIX DES VERRS — \$1.00 à \$10.00

FORMULE D'EXAMEN

Votre âge.....
Votre occupation.....
Voyez-vous mieux de loin ou de près?.....
Portez-vous des lunettes actuellement?.....
Depuis quand.....
Avez-vous subis quelque traitement à la vue?.....
La lumière vous fatigue-t-elle la vue?.....
Sentez-vous des douleurs aux yeux?.....

Nom.....

Adresse

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

fumées
universellement



Les habits "Fashion Craft" ont une coupe pour chaque taille, différente et sont faits dans une variété de patrons pour plaire à tous.

LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine Ouest
471 Rue Ste-Catherine Est
178 Rue St-Jean' QUEBEC